

*Entretien avec Jacques Peret, professeur
d'histoire moderne, sur la vie rurale
d'un pays poitevin au XVIII^e siècle*

Paysans de la Gâtine poitevine

Jacques Peret est professeur d'histoire moderne à l'Université de Poitiers. Il dirige l'axe de recherche Espaces-limites-frontières du Groupe d'études et de recherches sur l'histoire du Centre-Ouest atlantique (Gerhico). Il est également responsable de la collection «Pays d'histoire», chez Geste éditions, qui se veut une «*passerelle entre la recherche des historiens et le grand public*». Il vient d'y publier l'ouvrage *Les Paysans de Gâtine au XVIII^e siècle*. La Gâtine constitue le type même du pays, «*ensemble de terroirs pourvus de plusieurs facteurs d'unités*» selon l'historien Pierre Goubert.

L'Actualité. – Comment définissez-vous un pays ?

Jacques Peret. – Le terme de pays est utilisé depuis le Moyen Âge, mais reste vague. Pour la Gâtine, il ne correspond à aucune réalité administrative, sinon qu'on désigne toujours Parthenay comme sa capitale.

La Gâtine constitue cependant un pays relativement bien identifié au XVIII^e siècle. Le paysage agraire, ses haies, la place des herbages, des landes, ses métairies, ses productions dominées par le seigle et les bestiaux et l'image que les contemporains s'en faisaient, très négative et très noire, sont autant de facteurs d'identité.

L'espace vécu par les Gâtineaux se mesure aussi par la faiblesse de leurs déplacements : les clients des notaires ne sortent pratiquement pas de leur pays. Le pays peut également être mis en évidence grâce aux cartes des migrations au moment des mariages. La plupart des mariées ne vont pas chercher leur époux en dehors de la Gâtine qui semble entourée d'une frontière.

Comment se situe la Gâtine sur un plan géographique et économique ?

Au XVIII^e siècle, la Gâtine compte environ 50 000 habitants, répartis dans quatre-vingts paroisses, pour la plupart communes aujourd'hui, centrées autour de Parthenay et qui débordent très légèrement sur la Vienne, dans la région de Sanxay. La pointe sud-ouest, quant à elle, mord sur la Vendée actuelle.

Certaines frontières sont quasiment découpées au scalpel et se voient encore aujourd'hui dans le paysage, même après le remembrement. Au sud, vers Saint-Maixent, lorsque l'on suit l'autoroute, la coupure gâtine-plaine est très nette.

D'un côté, la plaine se présente sous de vastes étendues uniformes de champs labourés, sans aucune clôture, où le froment est roi. En face, les terres, les prairies, les landes de la Gâtine, coupées de haies vives, sont le domaine du seigle et de l'élevage.

Les frontières sont un peu plus floues à l'est et à l'ouest. À l'est, elles correspondent approximativement aux limites avec le département de la Vienne actuelle et ses terres de brandes. La coupure est plus difficile à établir avec le Bocage, vers Bressuire. Il y a une continuité des paysages et de l'économie mais il existe des types de comportement différents. Cette frontière peut se vérifier politiquement au moment de la guerre de Vendée en 1793. Le bocage participe à l'insurrection vendéenne alors que la Gâtine ne bouge pas.

Comment vivent les Gâtineaux au XVIII^e ?

Les gens de Gâtine sont à la fois repliés sur eux-mêmes et ouverts sur l'extérieur. Le pays est au cœur de trafics nationaux de bétail. Les

● Propos recueillis
par Marie Martin
Photo Bruno Veysset

jeunes animaux, qui arrivent souvent d’Auvergne, sont dressés en Gâtine pour en faire des bœufs de labour, dont une partie est vendue dans la Plaine. Lorsqu’ils atteignent 7 ou 8 ans, on les vend pour les transformer en bêtes à viande, engraisées en Normandie, puis expédiées sur le marché parisien.

**«Les riches laboureurs
tournent le dos
au luxe et à la mode.
L’exemple des miroirs
est flagrant.
En ville, l’artisan
ou les petites gens
en possèdent un,
pas le laboureur
de Gâtine»**

Tous les Gâtineaux, riches ou pauvres, ont ce que j’appelle un fonds commun de culture paysanne. L’alimentation est la même. Le journalier possède une maison plus petite que le laboureur mais la structure est la même. Il n’y a qu’une seule «chambre», grande pièce commune. Le laboureur possède davantage de mobilier que le journalier, mais on retrouve la même organisation, l’omniprésence du lit et des coffres. Les riches laboureurs tournent le dos au luxe et à la mode. L’exemple des miroirs est flagrant. En ville, l’artisan ou les petites gens en possèdent un, pas le laboureur de Gâtine. Ce n’est pas un problème d’argent mais une démarche culturelle différente entre citadins et paysans.

Comment s’organise la vie de la famille ?

D’un côté, on trouve chez les laboureurs et les métayers de nombreuses familles élargies, où cohabitent plusieurs couples : les parents mariés avec un des enfants et sa femme, ou une veuve, qui, pour garder la métairie, accueille son fils marié. Deux couples de frères mariés peuvent s’associer. Les grandes exploitations nécessitent en effet une main-d’œuvre abondante. Les paysans gâtineaux, pauvres dans l’ensemble, évitent de recourir massivement à une main-d’œuvre salariée et se regroupent dans le cadre de la famille. En revanche, les petits paysans sans terre ou avec de toutes petites exploitations, les journaliers et les bordiers, vivent toujours en famille conjugale, réduite. On ne peut pas vivre à deux familles sur un hectare.

L’image de métayers et de journaliers misérables colle souvent à la Gâtine. Il est vrai que ces paysans ne sont que rarement propriétaires des terres qu’ils cultivent. Ils sont aussi soumis à une étonnante accumulation de charges : droits seigneuriaux, dîme et métayage (la moitié de la récolte est due au propriétaire). La dépendance des métayers est telle qu’ils doivent louer leurs bestiaux au propriétaire ou à un marchand.

Mais les Gâtineaux arrivent à joindre les deux bouts grâce à leur polyactivité. Toutes les métairies et borderies sont en même temps des ateliers textiles où la famille entière travaille le lin, le chanvre et la laine. Cette activité artisanale omniprésente permet d’équilibrer les comptes si on ajoute les produits de l’élevage, les fruits, le bois, autant d’éléments qui viennent corriger l’image de misère.

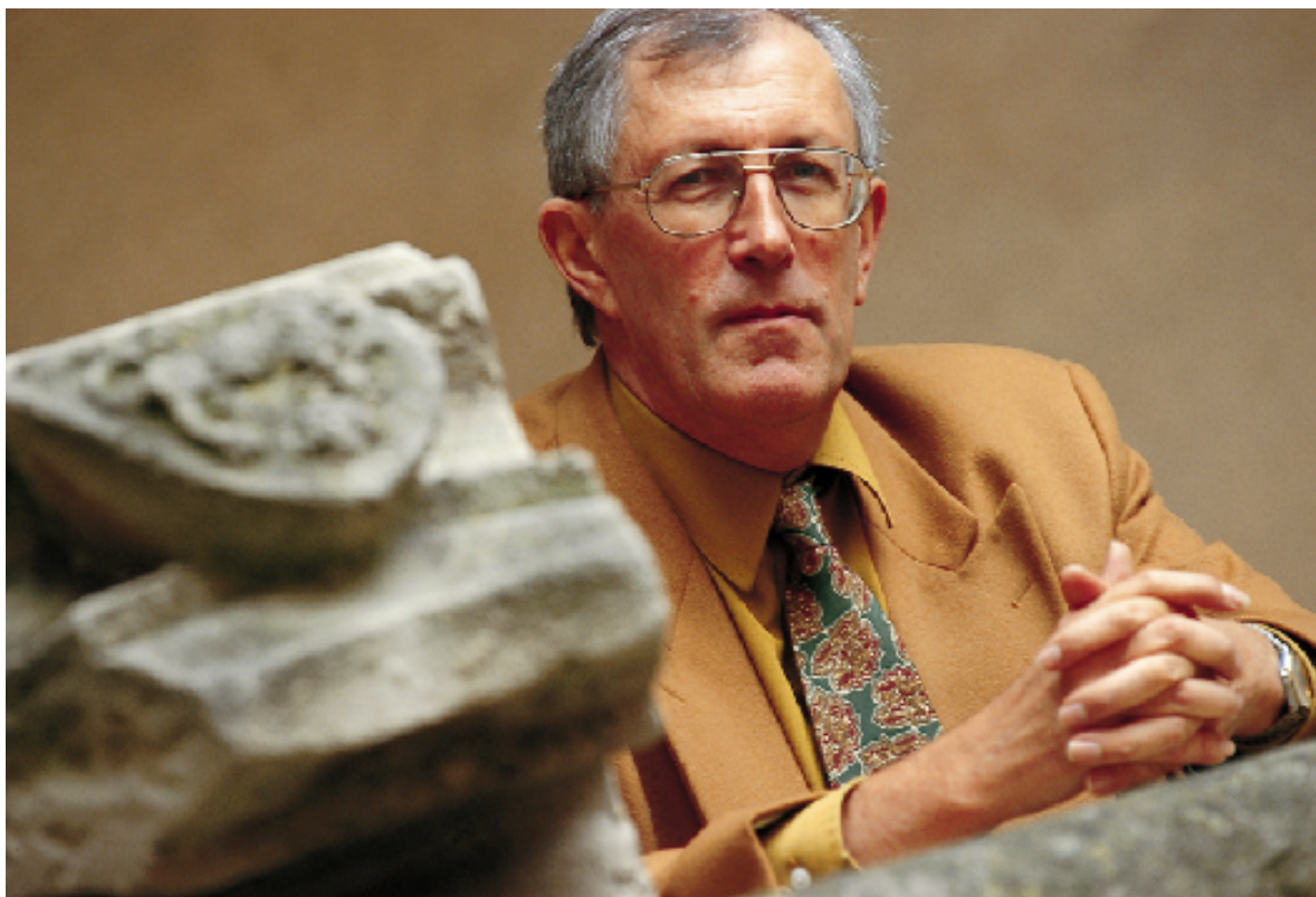
Quel rôle a joué la religion catholique ?

Il faut éviter de tomber dans les images d’Épinal de populations très catholiques et très croyantes. La religion des paysans de Gâtine a sa cohérence interne. Elle est sensible à une pratique extériorisée marquée par le pèlerinage ou le culte des saints. En revanche, la Gâtine a toujours été réfractaire au protestantisme et fait, en ce sens, figure de pays frontière face aux pays protestants des plaines du sud. Les Gâtineaux sont restés hostiles à la Réforme, à la religion du livre, plus intellectualisée.

Comment avez-vous procédé dans votre étude ?

L’historien est toujours tributaire de ce qui a été fait avant lui. Nombre d’historiens ont travaillé sur la Gâtine, notamment le docteur Merle. Personnage atypique, médecin de profession, il s’est passionné pour son pays. Son ouvrage, *La Métairie et l’évolution agraire de la Gâtine poitevine de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, qui date de 1958, est aujourd’hui encore cité en exemple dans toute l’histoire rurale française au plus haut niveau. C’est lui qui m’avait donné mon sujet de thèse sur l’histoire du duché de la Meilleraie. J’ai ensuite développé mes recherches dans une perspective plus sociale et plus culturelle. J’ai également utilisé des travaux inédits d’étudiants de maîtrise complétés par des recherches personnelles.

Il importait enfin de ne pas tomber dans une histoire régionaliste, repliée sur elle-même. Au contraire, le pays doit être conçu comme un observatoire privilégié, en prise directe avec les réalités vécues par les contemporains.



Pourquoi avoir choisi le XVIII^e siècle ?

Il correspond à une période relativement stable. Durant les deux siècles précédents, la Gâtine s'est complètement transformée quant à ses structures agraires et son paysage. Au Moyen Age, coexistaient probablement de grandes exploitations et des terres très morcelées sous forme de champs ouverts, comme dans les pays de plaine voisins. Progressivement, la noblesse du cru a racheté les petites parcelles des paysans et les a remembrées en grandes métairies. A la fin du XVII^e siècle, le processus est achevé.

Je me suis arrêté délibérément avant la Révolution. Celle-ci change la donne en redistribuant des terres et en vendant des biens nationaux, au détriment notamment de la noblesse et du clergé. Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour voir un réel changement : la révolution agricole avec l'arrivée des engrais et du chemin de fer. Mais j'ai le sentiment que les évolutions se sont faites tardivement en Gâtine. Aujourd'hui néanmoins, on constate un réel dynamisme économique. Parthenay est l'un des premiers marchés aux bestiaux de France, sans compter des initiatives telles que Mouton-Village.

Quant au pays de Gâtine actuel, il correspond plutôt à une circonscription fondée sur des limites administratives et une addition de cantons.

Dans quel état d'esprit concevez-vous la collection «Pays d'histoire» ?

La collection «Pays d'histoire» chez Geste éditions a pour but de montrer que les universitaires sont capables d'écrire des ouvrages de vulgarisation qui soient lus par un large public : des historiens «professionnels», enseignants et étudiants, aux amateurs d'histoire qui veulent comprendre comment fonctionnent un pays et une société. Elle fera intervenir des spécialistes de différents horizons, à partir de leurs recherches originales. Nous ne voulons pas rester enfermés dans notre tour d'ivoire et publier uniquement des textes ou des actes de colloques, qui ont obligatoirement une diffusion limitée.

Mon livre suit une démarche scientifique. L'approche de la vie quotidienne, par exemple, s'est faite à partir de sources telles que les inventaires après décès, qui fournissent autant de photographies d'intérieurs des maisons ou des étables de Gâtine.

On saisit ainsi la réalité ; reste à l'historien à analyser et à interpréter cette masse de données. Celui-ci ne peut pas se contenter de brasser de grandes idées, quelques images et des banalités. Nous avons une démarche de qualité et de recherche. Le public nous dira jusqu'où l'on peut aller. ■

Les Paysans de Gâtine au XVIII^e siècle, par Jacques Peret, coll. «Pays d'histoire», Geste éditions, 288 p., 130 F.